
ANNALES DE BOURGOGNETOME LXIII — ANNÉE 1991

**SALLES DE SPECTACLES À DIJON
AU 19^e SIÈCLE ET DANS LA PREMIÈRE
MOITIÉ DU 20^e SIÈCLE¹**

La construction du théâtre municipal de Dijon, décidée dans les dernières années de l'Ancien Régime, n'a pas suffi à satisfaire le désir de spectacles des Dijonnais. L'ouverture du Grand théâtre, dont l'histoire a été écrite par Philibert Milsand², n'avait pas même mis fin immédiatement à l'utilisation de l'ancienne salle de la Comédie, car une société d'amateurs s'y installa pendant quelque temps encore, ce qui nous amènera à évoquer brièvement le destin qui fut celui de cette salle après la cessation de son emploi par le théâtre municipal.

Ce dernier, s'il a paru suffire pendant la première moitié du 19^e siècle, ne pouvait à lui seul traduire toute la vie théâtrale de la cité. Celle-ci s'est exprimée aussi par des troupes qui gravitent autour de lui et qui jouaient, et jouent encore, bien souvent, dans des locaux de fortune. Avant le 18^e siècle, l'espace nécessaire à l'accueil du public était fourni par les tripots, ou jeux de paume. Après 1828, cette ressource a disparu. Il a fallu attendre l'avènement du chemin de fer, auxiliaire précieux des gens de théâtre, pour constater l'édification de salles à destination scénique.

¹. Communication présentée à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, Commission des arts et lettres, le 26 avril 1988. Le texte a été revu et les notes rédigées par la rédaction en accord avec l'auteur.

². MILSAND (Philibert), *Notes et documents pour servir à l'histoire du théâtre de Dijon du 4 novembre 1828 au 25 avril 1887 avec un aperçu de cette histoire depuis 1717*, Dijon, 1888.

Cafés chantants, cafés concerts finissent par inclure de courtes pièces dans leur programme musical. Puis, peu à peu, les spectacles de variété s'étoffent pour donner naissance au music-hall. Le chansonnier tient l'avant-scène. Le grand guignol et le mélodrame trouvent leur satisfaction dans l'avidité du grand public. Enfin, l'art dramatique réussit à s'immiscer fermement dans le monde musical et gagne son indépendance. Les spectacles seront alors constitués principalement de pièces en un acte et, plus tard, d'une œuvre en 3 actes précédée d'un titre en un acte, le plus souvent assez court. Les fameuses tournées Barret débute vers 1890, tandis que les enthousiasmes d'André Antoine bouleversent même de modestes troupes d'amateurs, qui, depuis, pour bon nombre, ont atteint la qualité que l'on sait.

Un certain bonheur de vivre rôde alentour, un bonheur rempli de lumière, celle que nos peintres impressionnistes ont si bien su traduire et qui annonce la Belle Epoque. A son tour, le cinéma, dans sa merveilleuse nouveauté, s'impose au théâtre qui sera exclu de la scène ou presque. La Guerre de 1914 deviendra son nouveau mal. Pourtant, le théâtre reste présent aux armées, ce qui prouve bien que sans lui la vie ne serait plus tout à fait la même.

Quelques années s'écoulent et Jacques Copeau installe ses tréteaux à Pernand-Vergelesses. Avec ses Copiaus, il insuffle une nouvelle jeunesse à la scène, que la Seconde Guerre mondiale flétrira¹. Le théâtre professionnel n'a guère survécu à celle-ci : il a trouvé une agonie superbe en Mathilde Mortier, moins applaudie, certes, que Molière, mais davantage que Corneille, Racine et Labiche !

A cette activité théâtrale qui répond à une demande d'un public toujours friand des spectacles de la scène, mais dont la composition et les exigences n'ont cessé d'évoluer, a répondu la réalisation d'un certain nombre de salles dont la vocation n'est d'ailleurs pas exclusivement théâtrale, mais correspond aux diverses formes de la recherche des divertissements que réclame la société d'une ville provinciale. Ce sont ces salles, qui subsistent souvent encore, après avoir changé d'emploi, que nous voudrions étudier ici, en insistant particulièrement sur la réalisation très originale du Cirque-Théâtre d'été. Parmi elles, figure

¹. BORGAL (Clément), *J. Copeau*, Paris, 1960, 304 p., ill. ("*Le théâtre et les jeux*") ; *J. Copeau : 1879-1979, pour le centenaire de sa naissance : Colloque universitaire de Dijon, 25-26 mai 1979*, Paris, 1983, 138 p., ill. ("*Revue d'histoire du théâtre*").

toujours la plus ancienne salle dijonnaise, qui conservera quelque activité théâtrale après l'achèvement du Grand Théâtre, et que, pour cette raison, nous inclurons dans notre panorama.

L'ancienne salle de la Comédie

Les tripots de la Grande Salamandre, rue Piron, de la Poissonnerie rue Musette, des Barres, rue du Grand Potet (rue Buffon) étaient les seuls lieux connus destinés au théâtre. En 1717, la ville achète au marquis de Bauffremont le tripot des Barres, ancien Jeu de paume (qui donnait alors sur la seule rue Buffon) et le transforme en salle de spectacles¹. C'est la salle que nous dénommons aujourd'hui salle de l'Ancienne Comédie. Fyot de Mimeure en fit un dessin paru dans sa *Notice sur la Ville de Dijon*² : il ne représente que le mur de clôture percé d'une porte étroite pour faciliter le contrôle des billets et la loge. A la crête du mur se dressait un cartouche aux armes de France surmonté d'un vol et souligné de palmes. On le retrouve à quelques mètres de là, sur le portail de M. de Vrégille. Au-dessous du cartouche, le mur était orné d'un médaillon couronné d'un fronton sculpté sur lequel avait été inscrit : "*Salle de la Comédie, 1743*". Le médaillon a été réinstallé et protégé dans la salle de la Comédie en attendant de l'être, d'une autre manière, par les Monuments Historiques. Un autre dessin de Fyot de Mimeure montre le bâtiment de la Comédie après l'ouverture de la rue Legouz-Gerland.

La Comédie offre encore au regard son beau toit pentu à la comtoise. Le mur de façade a reçu en adjonction une construction toutefois acceptable. La charpente du bâtiment est en châtaignier. L'intérieur comprenait des premières loges, orchestre, des secondes loges, un parterre, un paradis. Il subsiste encore les parements d'une galerie à l'étage, au-dessus de ce qui devait être la scène ou théâtre. Henri Giroux, dans une étude approfondie sur cette salle, indique que l'avant-scène était encombrée "*d'un ensemble décoratif de 4 colonnes ornées de guirlandes et de 2 médaillons*" ; entre les colonnes se dressaient les bustes de Rameau

¹. MILSAND, *Op.cit.*, p.7.

². FYOT DE MIMÉURE (Casimir) *Notice sur la Ville de Dijon, ses environs, et quelques autres villes de l'ancienne Bourgogne...*, Dijon : Paris, 1817.

et de Crébillon¹. La salle mesure encore 21 m de long sur 13 m de large. La scène avait 7 m de largeur et 11 m de profondeur.

La Comédie ferma ses portes en 1828 lorsque le Grand Théâtre ouvrit les siennes. Une société d'amateurs s'y installa quelque temps. Le local servit ensuite à la location des chevaux, dont il reste encore les anneaux d'attache. Il fut ensuite réutilisé comme dépôt "Astra". Après une courte inutilisation, il est devenu le siège de la plomberie Gauthier-Ganneval.

C'est dans cette salle qu'on avait joué *Sémiramis* et *Tancredé* de Voltaire, *L'Esprit de Contradiction* de Du Fresny, *Electre* de Crébillon, *Le Faux Savant* de Du Saure, *La Colonie* de Sacchini, *Amphitryon* de Molière, *Le Tableau parlant* de Grétry, *L'Anglois à Bordeaux* de Favart, *Iphigénie en Tauride* de La Touche. Milsand a recensé une cinquantaine d'acteurs parmi lesquels nous avons relevé : La Champmêlé et son mari, le couple Dugazon, Lekain, Mars, Talma, etc.²

Dernièrement, Catherine Gras a dévoilé le mystère de deux médaillons décorant une élégante façade de l'époque Charles X, située à l'autre extrémité de la rue Legouz-Gerland ; l'un représente Melpomène, muse de la tragédie, l'autre, Thalys, muse de la Comédie. Leur présence marque le souvenir de l'Ancienne Comédie³.

L'Alcazar – Kursaal

"Guillot, architecte - Desgrange, entrepreneur - Moncany, sculpteur". Telles sont les signatures gravées sur la façade du théâtre, 90, rue des Godrans, d'abord salle à tout faire, même la vente au déballage⁴, en attendant que sa destination s'affirme, car l'architecture démontre qu'elle était vouée initialement aux arts de la scène. Elle a pris le nom

¹. GIROUX (Henri), "Le théâtre de Dijon au 18^e siècle", *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, t. 122, 1973-1975, p.185.

². MILSAND, *Op. cit.*, p.959.

³. Communication présentée à la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or, le 20 avril 1988.

⁴. GAUCHAT (Roger), "Cent ans de distractions dijonnaises : IX. Quand Ed. Feuillère s'essayait à l'opérette", *Les Dépêches*, 31 mars 1965, ill.

d'Alcazar en 1870 seulement. Ses directeurs successifs furent Félix Voillequin et Thevenin, puis Bergerot qui la rénova et lui donna le nom d'Alcazar-Kursaal. L'établissement atteint une telle popularité qu'on le désigne souvent par "*les Folies Bergerot*". Signe de gloire : "*les municipalités lui accordaient le droit de brancher une enseigne au gaz "Alcazar tous les soirs" sur le réverbère du Coin du Miroir où l'on voit aujourd'hui une horloge*"¹. Blache, successeur de Bergerot, sans métier, mais se berçant d'illusions, ne réussit pas, ni même Mme Rasimi, la célèbre costumière, directrice du Ba-ta-clan parisien, victime, elle, de l'intrusion du cinéma. L'Alcazar offre une belle construction d'influence haussmannienne. Deux cariatides ornent la façade de part et d'autre des fenêtres du premier étage. L'une d'elle tient un tambourin, l'autre une viole.

Des vestiges décoratifs, les moyens d'accès aux galeries et loges, toujours existantes, nous ont permis, en 1987, de reconstituer les lieux², devenus garage, entrepôt, cantine des Magasins Modernes (puis Nouvelles Galeries) ; nous sommes reconnaissant à ces entreprises de n'avoir pratiqué aucune rénovation, ce qui rendit notre "lecture" plus aisée.

L'entrée des artistes était rue du Château, et celle du public rue des Godrans. A l'époque, la façade n'avait pas l'aspect morne d'aujourd'hui. Elle devait être nantie d'un large portail vitré, à plusieurs vantaux, au-dessus duquel s'étalait un large bandeau à l'enseigne de l'Alcazar. Le hall d'entrée était converti en café³ ; on pouvait accéder à la salle de spectacles sans le traverser : il fallait alors emprunter un couloir de 10 m de long par la porte située à droite de la façade. Le plafond du couloir a conservé ses moulures. Le café est à double péristyle. De simples pilastres sont reliés entre eux par des arcs en anse de panier. Le café avait une profondeur maximale de 10 m ; la largeur était de 13 m. Deux escaliers permettaient d'atteindre les galeries ou balcons. Un troisième escalier conduisait aux douze loges situées aux 4^{ème} et 5^{ème} étages.

¹. GASTON-GÉRARD, *Dijon, ma bonne ville..., souvenirs et confidences assortis de contes et d'histoires*, Préf. de P. Taittinger, Dijon, (1959), p. 213. Cet auteur précise que "*les pensionnaires sans notoriété*" percevaient un cachet de "*6 francs, matinées comprises*", tandis que les vedettes touchaient de 15 à 20 francs, et "*l'étoile*" de 80 à 100 francs (*ibid.*, p.213-214).

². MOURIN (Pierre), *Théâtre et animation*, n° 46-47, 1987, p. 7-9, 28-29.

³. GASTON-GÉRARD, *Op.cit.*, p. 211.

La salle, seule, contenait 500 places, dont 400 au parterre, sur une surface approximative de 17 m x 13 m. La scène mesurait 9 m x 13 m, coulisses et loges d'honneur comprises. Au fond de la salle, au-dessous de la galerie, il existait 4 loges grillagées - la baignoire des théâtres en ronde - attribuées aux personnes qui souhaitaient ne pas être vues...¹ Au premier étage, une galerie avec retour pouvait accepter une centaine de places. A ce niveau, par deux couloirs, on pouvait visiter soit le foyer des artistes, qui a conservé au plafond une belle moulure à profil tore, de forme ovale (il était situé au-dessus de la scène), soit le foyer du public ou des Cariatides. Celui-ci sert actuellement de restaurant d'entreprise ou de parloir, comme nous avons pu l'apprendre par le haut parleur en traversant le magasin : "*M. X. ou Mme Y. sont attendus dans la salle des Cariatides.*" Le plafond du foyer des cariatides a gardé ses moulures disposées sous la forme de trois rectangles. Les loges servent de dépôt d'archives. Dans l'une d'elles était encore entreposé un fauteuil de l'Alcazar, probablement dissimulé par les encombrements. Des fresques peintes sous l'apparence d'affiches à la gloire d'acteurs ornent encore une loge du 5^{ème} étage.

Dranem, Yvette Guilbert, Mévisto, Paulette Darty, Bach, Paulus, Mayol s'y produisirent. On y a entendu : *Le Mendiant d'Amour*, *Le Credo du Paysan*, *La Chanson des peupliers*, *Le Fiacre*, *Le Cœur de Ninon*, *L'Envoi de fleurs*, *Tout ça ne vaut pas l'amour*, *Viens Pou-poule* et *La Caissière du Grand Café...*

Le Casino d'été

C'est ainsi que Roger Gauchat dénomme l'établissement créé en 1869 par M. Loos, situé Place de la Gare, à l'angle de l'avenue Foch et de la rue Guillaume Tell. Nous savons qu'il rouvrit ses portes en théâtre-cirque avec *Michel Strogoff*, après une rénovation qui eut lieu entre 1890 et 1895. Jean-François Bazin estime qu'il s'agit de "*l'un des plus beaux (théâtres-cirques) de France*"². Peu après sa reprise, il brûla. Il fut relevé grâce à l'utilisation d'un grand hall métallique issu de l'exposition de

¹. *Ibid.*, p. 212.

². BAZIN (Jean-François), *Vivre à Dijon en 1900*, Roanne, 1985, p.139.

Lyon de 1896. Alors, il sera destiné au music-hall et, lorsqu'il deviendra La Grande Taverne, en 1905, on le convertira en Brasserie-Concert¹. La salle, qui contient 439 places, mesure environ 20 m de largeur sur 30 m de longueur. Elle comprend une importante galerie. La scène a été supprimée par suite de l'extension de la salle, de même que les loges situées au fond de la galerie. Victor Maillard, propriétaire en 1919, lui donna un nouveau lustre. Le cinéma installé en 1931 fonctionne encore aujourd'hui.

L'angle du bâtiment est coiffé, à son sommet, d'une coupole à la base de laquelle s'ouvre l'arc d'une large baie dont la clef est surmontée d'une tête de femme. Une enseigne circulaire avait été autrefois fixée dans cette baie. La construction du bâtiment, très fin de siècle, n'est pas sans rappeler l'architecture des villes d'eau, si peu répandue à Dijon. La façade, rue Guillaume Tell, a reçu une suite d'arches fenêtrées soutenant une fausse pergola afin de dissimuler la toiture et d'établir une liaison équilibrée avec le bâtiment mitoyen.

La Grande Taverne donnait des opérettes : *La belle Hélène*, *La Fille de Madame Angot*,... Paulus, Mayol, la belle Otéro et Cléo de Mérode passèrent par là. Botrel et Fernandel y vinrent à leurs débuts. "*Certains soirs, où le public demeurait de glace devant la finesse d'un calembourg, le compère conseillait gentiment : « Allons, cotisez-vous pour comprendre. »*"²

Deux grandes toiles ornent toujours la salle de la brasserie. Elles ont été signées en 1885 par A. Pages et A. Calbet. Ces œuvres représentent des hommes politiques, plutôt enjoués, dans un café du Quartier-Latin à l'époque de la jeunesse des artistes. Antoine Calbet (1860-1944), peintre et dessinateur, fut l'élève de Michel, Cabanel et Marsal. Aquarelliste de talent, il s'est également fait un nom comme illustrateur³.

¹. *Ibid.*

². GAUCHAT, *Op. cit.*, "X. Histoire - en chansons - de la Grande Taverne", *Les Dépêches*, 2 avril 1965, ill.

³. BENEZIT (E.), *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs...*, nouv. éd... Paris, 1976, 2, p. 453-454.

La Brasserie du Parc

Construite avant 1890, la Brasserie du Parc située 168, rue de Longvic, jouissait d'un emplacement privilégié face à l'entrée du Parc de la Colombière. Elle comprenait une vaste salle rectangulaire de 26 m de long sur 15 m de large, toujours existante. Elle a conservé, à l'étage, sa galerie en pourtour avec balustrade en fer forgé. La façade, qui est simple, déploie un fronton en escalier. Tous ces éléments nous font penser que la Brasserie du Parc fut rénovée extérieurement et intérieurement dans les années 20. Elle sert actuellement d'entrepôt de peinture-vitrierie pour l'entreprise Malek dont les bureaux occupent la partie de la galerie située au-dessus de l'entrée.

Un hall vitré, adossé, complétait l'installation. Un garage l'occupe actuellement. En 1906, sous les ombrages, devait se tenir un cinéma de plein air ainsi qu'à la Brasserie Oberlin, située place Saint-Pierre. La Brasserie du Parc a duré jusqu'en 1914. Elle fut, par la suite, utilisée en salle de bal jusqu'en 1950 environ. Le Musée de la Vie bourguignonne conserve une peinture d'un artiste dijonnais, Paul Laureaux (1847-1901), représentant la terrasse ombragée de la Brasserie du Parc, datée de 1891.

Le Darcy – Palace

Ouvert à la comédie et au music-hall, le Darcy-Palace fut inauguré le 6 mars 1914 avec un film comique de Max Linder, et *Marc-Antoine et Cléopâtre*¹. La façade, donnant sur la Place Darcy, réhabilitée récemment avec un rare bonheur, justement récompensé², offre une rosace dans laquelle éclate une rose des vents au rayonnement d'or et d'azur ; elle est réhaussée d'un vaste ciel en verre bronze non moins heureux³. La

¹. GRAS (Pierre), dir., *Histoire de Dijon*, p. 355 (P. Lévêque).

². Cf. "24 lauréats pour les primes du Vieux Dijon", *Dijon notre ville*, n° 75, févr.-mars 1988, chap. 9, ill.

³. Vitrail du maître-verrier Weinling.

structure de la salle, avec sa grande galerie à l'étage, et celle de la scène, sont restées les mêmes. Seules quelques têtes d'ange, disposées en frise, ont été sacrifiées dans les réfections. La salle, de 700 places, a une longueur de 30 m pour une largeur de 14 m. La profondeur de scène est de 8 m pour une largeur également de 14 m. Six loges d'artiste, un rideau à l'italienne : tout est là comme hier et pour demain si l'on souhaitait redonner vie à la scène.

L'Olympia

Nombreux sont les Dijonnais qui se souviennent avoir emprunté la passerelle enjambant un trou béant au fond duquel se trouvait un garage, pour gagner l'Olympia, avenue Maréchal Foch. Une carte postale de l'époque permet de situer le gouffre qui précédait ce petit théâtre en rotonde dans lequel fut acclamée Joséphine Baker. Il faut traverser le hall actuel du cinéma Gaumont pour retrouver le mur de l'Olympia, et descendre au sous-sol pour reconnaître les loges d'artistes, abandonnées ou démantelées. Quelques affiches détériorées, des éléments de chauffage central privés de leur ventilateur rappellent modestement une époque révolue...

Les Nouveautés Parisiennes. Le Casino

Les Nouveautés Parisiennes ouvertes en 1920, 40, rue Jean-Jacques Rousseau, prennent dès 1922 le nom de Casino. C'est l'une des salles les moins importantes. Il s'agit d'une bonne construction classique sans décor. La salle rectangulaire d'environ 10 m sur 7 m comprend de larges pilastres engagés sur lesquels reposent des corbeaux. Elle a été transformée et divisée en deux parties. Le fond de scène a probablement été supprimé. Les loges d'artistes étaient, suppose-t-on, situées à l'étage dont l'accès est maintenant à l'extérieur. Le Casino a fermé ses portes en 1953 à la suite de difficultés. L'enseigne "Casino" adoptée par quelques commerçants voisins honore encore sa mémoire.

On y représentait *"des opérettes modernes comme A toi mon Cœur et des pièces sociales où Monthélys, éternel révolté, lançait de généreuses*

tirades"¹. Le film finit par s'imposer, mais il était encore interrompu par des intermèdes de music-hall. La tradition orale veut que cette salle n'ait pas eu les meilleures fréquentations. Réservée encore récemment aux expositions et rencontres de quartier, la salle du Casino a été, depuis peu, incluse dans l'extension de la clinique Sainte-Marthe. Le compositeur Pierre Dietsch (1808-1865) est né dans la maison voisine dont la façade est honorée de son buste en bronze par Breuil.

Nous avons volontairement limité notre enquête à ces quelques salles. Nous aurions pu nous pencher particulièrement sur la salle Familia, rue Condorcet et sur L'Alhambra, place de la République, qui somnole tristement derrière les lamelles rouillées d'un parement métallique, masque désobligeant de l'ancienne façade. Toutes témoignent de la vitalité du théâtre - et, plus tard, du music-hall -, dans le Dijon du Second Empire et de la Troisième République, et aussi de la désaffection qui en amena la reconversion vers d'autres types d'activité.

Mais une place à part doit être réservée à une réalisation plus ambitieuse, originale, qui ne connut pas le succès qu'elle méritait :

Le Cirque-Théâtre d'été

Le Cirque-Théâtre d'été était implanté, 2, Cours du Parc - on peut encore lire cette numérotation au n° 4 actuel -, sur un terrain qui appartenait en 1671 aux religieux du Tiers Ordre de saint François d'Assise de Lyon (les pères Récollets ou les Picpus). Saisie sous la Révolution, leur propriété fut vendue à Antoine Guyot, le 12 janvier 1791. Elle comprenait alors "9 quartiers de terre, maison, four, écurie, tec à porcs"². Jusqu'à la fondation du Théâtre d'été, en 1867, les diverses propriétés qui longeaient le Cours du Parc avaient leurs entrées rue des Moulins (l'actuelle rue Charles Dumont). Ce n'étaient, en général, que jardins et vergers. L'église Saint-Pierre sera inaugurée en 1858 et l'impasse Saint-Pierre ne sera ouverte qu'en 1928. Vis-à-vis du Théâtre

¹. GAUCHAT, *Op. cit.*, "X".

². GAUCHAT (Roger), "Les faubourgs du 18^e siècle à nos jours", *Mémoires de la Commission des antiquités du dép. de la Côte-d'Or*, t. 23, 1947-1953, p. 308.

d'été, de l'autre côté du Cours du Parc, se tenait l'auberge du sieur Anet. En 1836, celle-ci devint la Brasserie Straub, puis, en 1862, la Brasserie Oberlin, très en vogue en 1880, alors que le Théâtre d'été venait de fermer ses portes. Jouxant cette brasserie, le pépiniériste-horticulteur Lieutet-Jacotot, installé depuis 1853, fit naître *La Gloire de Dijon*, "cette rose magnifique, à la carnation délicate, qui fut remarquée par l'impératrice Eugénie"¹.

Le Cirque-Théâtre d'été n'a jamais figuré sur aucun cadastre, comme si, déjà, un mauvais sort s'acharnait sur lui. Roger Gauchat n'en parle pas dans ses articles sur la topographie dijonnaise² ; dans ceux intitulés "Cent ans de distractions dijonnaises", il l'évoque brièvement³. En revanche, Milsand en a parlé plus avantageusement⁴.

Lorsque nous nous sommes trouvé, pour la première fois, en face de ces lieux, à une certaine distance, nous avons immédiatement estimé que la villa voisine de l'école Saint-Pierre ne pouvait constituer avec cette dernière qu'un seul et même ensemble. La tonalité des architectures s'accordait dans une harmonie rose, légèrement atténuée, depuis quelques mois, par un crépissage partiel. Au gré de nos recherches, grâce à des textes et des plans, nous avons pu constater l'exactitude de notre première impression.

"*Un architecte de talent*" - ce sont les mots de Milsand -, Charles Sauger, fit l'acquisition du terrain au printemps 1867 et reçut aussitôt l'autorisation de construire des kiosques provisoires en attendant des constructions définitives⁵. Deux ans plus tard, en 1869, Dijon bénéficiera de la création d'une succursale du Conservatoire National de Musique de Paris⁶.

Charles Sauger était dit "natif de Dijon", où cependant sa naissance n'a pas été consignée à l'état-civil. Il était né, vers 1827, de Charles-Nicolas Sauger, charpentier entrepreneur, né lui-même à Neufmoutiers

¹ *Ibid.*, p. 311 ; "Cent ans de distractions dijonnaises : VIII. Mazagrans, champoreaux et 'petite verte' ", *Les Dépêches*, 27 mars 1965, ill.

² *Op. cit.* ci-dessus.

³ *Op. cit.*, "IX".

⁴ MILSAND, *Op. cit.*, p. 30-32.

⁵ Minutes Fleurot, Arch. dép. Côte-d'Or (ADCO), 4E5354 ; Hypothèques, *ibid.*, vol. 801, 38 (1867).

⁶ LÉVÊQUE (A.), "Le Conservatoire de Musique de Dijon", *Dijon et la Côte-d'Or en 1911*, Dijon, 1911, t. 3, p. 272-274, ill.

(Seine-et-Marne) le 28 novembre 1793, mort à Dijon le 6 mars 1856, et de Jeanne Laurot. Son grand-père, Pierre Sauger, marié à Marie-Anne Pelletier, était maçon. C'est à Dijon que Charles épousa le 9 avril 1853, à l'âge de 26 ans, Marie-Amélie Bergez, native de Dijon, et âgée de 24 ans, fille de Charles Bergez, cordonnier, domicilié à Belleville (Seine) et de Jeanne Chambrotte. On ne sait pas grand'chose de sa vie¹ ; mais il est certain que son enthousiasme de constructeur eut bien vite les ailes brisées.

Le Cirque-Théâtre d'été était d'abord destiné à des représentations équestres. Il fut inauguré le 26 juin 1870 avec la venue d'une troupe italienne dirigée par M. A. Ciotti. Quelques mois après, la troupe de M. Perchet-Feraudy donnait deux représentations théâtrales. L'occupation prussienne fit fermer le théâtre. Rouvert en 1872, il fut désormais converti en salle de spectacles.

Sauger, propriétaire-gérant, loua le théâtre à M. Jean, ou Jean-Baptiste Braux, qui en devient le directeur-exploitant du mois d'août 1872 au mois d'août 1874². Braux est un étudiant-artiste lyrique, sans domicile connu, selon les contributions directes³. Il devait habiter le casino⁴. Au cours de la saison 1863-1864, Braux joua au Grand Théâtre, avec Darcier et Melle Macé, *Le Violoneux* et *Les Doublons de ma ceinture*⁵.

¹. Il eut au moins 7 enfants, tous nés à Dijon : Marie et Françoise (28 juin 1853) ; Jeanne-Mathilde (26 avril 1855) ; Marie-Gabrielle-Mathilde (22 août 1861-27 févr. 1873) ; Mathilde-Pauline (20 juil. 1864, professeur de musique aux Cours secondaires de Dole, décédée à Dole le 26 septembre 1933) ; Charles-Edouard Gabriel (28 avril 1867) ; Camille (f., 9 déc. 1870-17 mars 1959). Sauger avait une soeur, Françoise-Pauline (26 nov. 1841), qui épousa à Dijon le 5 juil. 1864 Pierre Rouard, épinglier, dont elle divorça le 12 mai 1891.

². MILSAND, *Op. cit.*, p. 30 ; GAUCHAT, *Op. cit.*, "IX."

³. Le 19 juin 1873, le conseil municipal accorda une amodiation annuelle de 25 F au sieur Braux et l'invita à clore le terrain à l'angle de l'avenue du Parc et de la demi-lune (Arch. mun. Dijon, 1 D1-42).

⁴. Sauger avait son domicile rue Mennevalle où il possédait une propriété (510 m²), en bordure de l'Ouche, à proximité du pont de ce nom qui, aujourd'hui, est la rue Hoche. Impasse et propriété sont à présent englobées dans l'usine Amora. Vente du 6 mai 1874. Minutes Enfert et Fleurot (ADCO), 4E5395, n° 330 (1874).

⁵. MILSAND, *Op. cit.*, p. 77.

Aucun programme n'est resté pour la mémoire des lieux. Heureusement, Milsand qui vivait à cette époque s'est souvenu, pour nous, de 11 opérettes et de 28 comédies ou vaudevilles. Donnons, pour exemple, quelques titres : *La Chanson de Fortunio*, *Madame l'Archiduc*, *Mesdames de la Halle*, *La Périchole*, toutes quatre d'Offenbach ; *Kosiki et Le Testament de M. de Crac*, de Lecocq ; *Le Joueur de flûte*, *L'Œil crevé* d'Hervé ; *Les Charbonniers*, de Coste ; *Les Virtuoses du pavé*, de Léveillé ; *Jeanne d'Arc*, *La Belle Hélène*, *Le Petit Faust et Le Voyage en Chine...* Dans les comédies et vaudevilles : *La Bergère de la rue Monthabor*, *La Commode de Victorine*, *La Dame au petit chien*, *Le Livre bleu*, *Les Noces de Bouhencœur*, *Une Pièce de Chambertin*, toutes de Labiche ; *Le Carnaval d'un merle blanc*, de Chivot ; *Les Contributions indirectes* de Thiery ; *Margot*, de Sardou ; *Le Roi Candaule*, de Meilhac ; *V'là le général*, de Siraudin... Nombreuses étaient les pièces du répertoire non représentées au Grand Théâtre¹.

Le Cirque-Théâtre d'été comprenait une rotonde, une salle de théâtre, un petit bâtiment, un "Casino". Le tout s'étendait sur une superficie de 2667 m². La propriété était complètement clôturée de murs surmontés de grilles de fer. On accédait au Cirque-Théâtre par 2 grandes grilles et deux portes en fer, toujours existantes. La grille d'entrée principale était surmontée d'un appareil formant étoile et encadrée de deux réverbères. Deux mâts portant écusson se dressaient de part et d'autre de la rotonde.

Celle-ci était construite en pierres, briques et bois, et comportait deux étages de galeries. Le diamètre était de 24 m. La charpente, en fer, était couverte en ardoises et sommée d'une terrasse. Un soleil en cuivre ornait la porte principale, nettement dégagée du bâtiment. La rotonde servait de cirque, café, spectacles, buvette, bals, concerts, salle des fêtes, de réunions, de repos [*sic*] de corps, de théâtre, avec un rang de loges. De l'intérieur, on pouvait communiquer à la salle de théâtre par un escalier à double révolution.

Tangent à la rotonde, le théâtre avait 36 m de longueur et 9 m de largeur. Il était construit en pierres et briques, couvert en tuiles. Il comprenait une salle de buvette, magasins, écuries, vastes sous-sols, caves, glacière, un souterrain étroit, en briques, serpentant vers l'impasse Saint-Pierre. Celui-ci est toujours accessible, mais en rampant. Le

¹. MILSAND, *Op. cit.*, p. 31-32.

Docteur Charton et moi-même l'avons emprunté de cette manière. Aurait-il été comblé en partie ? La cave a conservé un puits important¹. Est-ce la glacière citée à plusieurs reprises ? Ce puits est protégé d'une longue et large voûte engagée sous le cirque, d'où l'on pouvait puiser l'eau au moyen d'une poulie. Nous l'avons visité en période de pluies : il nous a semblé que le niveau d'eau devait être constant. Pourquoi ne pas en faire analyser l'eau qui possède, peut-être, des qualités thermales ? Il ne serait pas surprenant que le puits soit issu d'une construction antérieure à celle du théâtre qui aurait englobé le petit bâtiment de l'époque des Picpus. Au comble, étaient des loges d'artistes et des magasins.

La rotonde et le théâtre avaient reçu les marques du style troubadour tempéré. On comprendra que le théâtre ait été édifié sans la moindre recherche architecturale, puisqu'il était entièrement masqué par la rotonde avec laquelle il faisait corps. C'est pour cette raison, probablement, que l'architecte le fit couvrir en tuiles mécaniques non visibles du Cours du Parc.

Un petit bâtiment, construit en pierres, briques et bois, couvert en ardoises, est situé au sud du théâtre avec lequel il est confondu sur le plan, avec un léger retour, pour former une cour intérieure à laquelle on peut toujours accéder par un escalier de 1 m 70. Cet escalier est faussement situé sur le plan. La cour intérieure avait son pendant à l'autre extrémité du théâtre. Ce petit bâtiment comprenait un rez-de-chaussée et un étage avec logement². Au soubassement, il y eut le laboratoire d'un photographe, où se trouve actuellement la salle informatique de l'école, salle ouvrant sur la cour intérieure. On ne peut s'y rendre que par l'escalier de pierre. Au-dessus du laboratoire, au rez-de-chaussée, se trouve un logement de trois pièces où sont installés les bureaux de Mme Monpays.

On voit encore, au-dessus de la porte à double vantaux, une inscription d'honneur : "*Lavallé*". S'agit-il de Calixa Lavallé, compositeur et pianiste canadien, qui acquit une grande popularité en

¹. Minutes Japiot (ADCO), 4E5415, n° 809 (1877).

². Le bâtiment avait été loué pour une durée de 9 années, le 1^{er} mai 1870, moyennant un loyer annuel de 800 F à M. Victor Dariot, photographe, marié à Mlle Porcher. Il serait étonnant qu'il n'ait jamais photographié le Théâtre d'été.

Europe avec *Lou-Lou*, *Le Papillon*, etc.¹ ? ou du Docteur Lavalle ? Nous imaginons que la rotonde devait être ceinte d'autres noms que la démolition fit disparaître.

Le Casino, appareillé en pierres et briques, couvert en ardoise, juxte les bâtiments précédents, contrairement à la figuration erronée du plan, et devait communiquer avec eux. L'ancienne directrice de l'école, Mlle Gauthron, lorsqu'elle habitait le petit bâtiment, entendait distinctement ce qui se disait chez ses voisins du "Casino". De nos jours, cette perméabilité est à peine atténuée.

Le bâtiment est un pavillon en retour d'équerre ; au cœur de l'angle, s'élève une tour carrée, d'où pointe un paratonnerre. Il comprend des caves, un rez-de-chaussée surélevé, deux étages dont l'un est apparemment mansardé. Le corps avancé sur la droite ne comporte qu'un seul étage couronné de balustres qui dissimulent une toiture en zinc.

Un jardin anglais composé de massifs d'arbres et de plantes agrémentent les alentours. La rotonde et le théâtre sont eux-mêmes entourés de jardins et de gazon ; ces jardins d'agrément étaient éclairés par 13 lanternes réverbères. Des constructions légères, servant de buvette, occupaient la partie nord, dans l'arc de cercle de la place Saint-Pierre². Sur le Cours du Parc, la demeure de Monsieur Charton possède encore un élégant pavillon d'angle, de réminiscence "troubadour", aujourd'hui désigné "Le Chinois" ; c'était sans doute, un poste de garde et d'accueil (guichets). Il pourrait être préservé en étant inscrit à l'inventaire.

Le casino est une construction plus soignée, faite pour recevoir un monde plus huppé. L'intérieur, luxueux, est de style Napoléon-III : boiseries, portes sculptées, corniches en stuc décorées d'attributs relatifs aux arts, cheminées en marbre, peintures en trompe-l'œil, parquets marquetés. De multiples tablettes incorporées aux boiseries sont là pour prouver que nous sommes bien dans un lieu destiné au public, particulièrement difficile à meubler.

Sauger était, de toute évidence, un passionné. Mais si ses enthousiasmes répondaient à une nouvelle éclosion théâtrale, ils s'accordaient mal à l'esprit de quelques-uns. Souvenons-nous que la

¹. 1842-1891. Cf. *The new Grove Dictionary of Music and Musicians*, ed St. SADIE, London, 1980, t. 10, p. 551-552.

². Minutes Fleurot (ADCO), 4E5329 (1862). Deux puits existaient déjà dans la propriété.

succursale du Conservatoire de Paris fut créée à Dijon en 1869. Mais avant cette officialisation, elle existait depuis 1855, faisant suite à l'école élémentaire de Musique ouverte en 1845¹. Aucune bonne volonté ne se manifesta pour aplanir les difficultés rencontrées par lui. Son œuvre, pourtant, avait le mérite d'être destinée à la collectivité. Ce serait certes le flatter que de le comparer à Claude-Nicolas Ledoux : ses audaces ont été moins téméraires et moins soutenues, mais ni l'un ni l'autre ne virent leur entreprise durer ou aboutir. Le 28 novembre 1873, le généreux donateur dijonnais, Henri Grangier, demeurant au château de Vougeot, tient un rôle ingrat : il fait saisir les biens de Charles Sauger, c'est-à-dire, principalement le Cirque-Théâtre d'été². La vente aux enchères publiques est ordonnée par suite de conversion des poursuites en expropriation. Grangier représente huit créanciers pour une somme totale de 50.000 francs.

La vente eut lieu aux chandelles, en deux fois. Le 6 mai 1874, le théâtre est adjugé à Emile-Victor Angelot, ancien négociant bonnetier, qui devient alors le directeur du Théâtre d'Été³. Le personnage a d'emblée toute notre sympathie, puisqu'il deviendra le continuateur de l'œuvre entreprise, pour une trop courte période, hélas ! “Nommé directeur du Grand Théâtre pour l'année 1875-1876, il fit continuer à l'expiration de son mandat, sur le Théâtre d'Été, les représentations de la troupe de l'Opéra-Comique de Nancy du 30 mai au 27 juillet 1876.”⁴ Il songe déjà à cesser l'exploitation du Théâtre d'Été, dont il confie la direction à M. René, du 3 mai au 2 septembre 1877. Il avait éprouvé “des pertes assez considérables”⁵. Il décide alors de vendre. L'ensemble est adjugé, en deux fois, les 7 décembre 1877 et 28/29 janvier 1878 à M. Armand-Jules Chanut⁶.

Armand-Jules Chanut a 35 ans. C'est un propriétaire à l'aise. Il possède la plus grande partie, côté gauche, de la rue des Godrans, c'est-à-dire du Pauvre Diable jusqu'au bâtiment jouxtant l'Alcazar-Kursaal. Il est, en outre, propriétaire de la ferme des Saulx-Tavannes, à Arc-sur-

¹ LÉVÊQUE, *Op. cit.*, p. 272.

² Minutes Fleurot (ADCO), 4E5394-95 (1874).

³ Hypothèques, vol. 893, n° 321 (1874).

⁴ MILSAND, *Op. cit.*, p. 31.

⁵ *Ibid.*

⁶ Minutes Japiot-Blondeau (ADCO), 4E5416-17 ; Hypothèques, *ibid.*, vol. 982, n° 173 (1877), et 987, n° 421 (1878).

Tille, acquise en 1875 et qui faisait partie au début du siècle du domaine de Mme la duchesse de Saulx-Tavannes. Avec Chanut, tout s'écroule. L'habile homme d'affaires qu'il devait être n'a pas le cœur à faire porter le masque pour le plaisir des Dijonnais. Il ordonne la démolition du Cirque-Théâtre d'été.

En évoquant l'existence de cet établissement dans *Le Miroir du coin et du temps*, Gaston-Gérard précise que le théâtre "*fut unanimement regretté de la population : tout le monde en parlait encore, les larmes aux yeux au temps de ma lointaine enfance*"¹. Aussitôt la démolition entreprise, la Brasserie Oberlin, juste en face, devient en vogue, et le Cirque de Tivoli ne tardera pas à sortir de terre.

Le Cirque-Théâtre d'été, favorable aussi bien à l'expression musicale que théâtrale, offrait, parallèlement, diverses activités de détente qui en firent un parc de loisirs avant la lettre. "*Les vendeurs seront tenus de démolir la rotonde à leurs frais sous la surveillance de M. Chanut avant le 1^{er} avril 1878.*" Ils devront niveler l'emplacement des constructions. Ils supprimeront également l'exhaussement pratiqué au-dessus de la scène du théâtre et rétabliront la toiture du bâtiment telle qu'elle existait avant cet exhaussement. Il est bien entendu que les vendeurs ne seront pas tenus de reconstruire la baie qui s'ouvrira par suite de la démolition de la rotonde dont le pignon est au bâtiment tangent à la rotonde, par derrière. Il est, par ailleurs, convenu entre les parties qu'un mur séparatif devra être construit aux frais de l'acquéreur en bons matériaux entre la propriété vendue et la partie réservée par les vendeurs. Les ouvertures devront être entièrement murées. Ils enlèveront le mobilier, les magasins de décors et de costumes, les accessoires, le matériel du restaurant, la grosse cuisinière, les placards de la salle à manger du bas, les escaliers conduisant aux loges d'artistes...².

Armand-Jules Chanut meurt le 3 juillet 1884, à l'âge de 41 ans³. Sa succession est si compliquée qu'elle ne peut être résolue que par une vente ordonnée par un jugement du tribunal civil, en 1890⁴. Le 20 octobre 1890, la plus grande partie de la propriété est acquise par la

¹. GASTON-GERARD, *Le Miroir du coin et du temps : souvenirs et confidences, suite de "Dijon, ma bonne ville"*, Dijon, (1959), p. 359.

². Minutes Japiot-Blondeau (ACCO), 4E5416-17 ; Hypothèques, *ibid*, vol. 982, n° 173 (1877), et 987, n° 421 (1878).

³. Arch. mun. Dijon, Etat-civil.

⁴. Etude Darantière (ADCO), hypothèques, vol. 1743-47 (1890-1891).

Société des Ecoles Catholiques de Dijon¹, tandis que les époux Chaussier-Viennot deviennent propriétaires de ce que nous avons appelé le Casino, représenté aujourd'hui par M. et Mme Charton qui en sont les cinquièmes propriétaires. Melle Gauthron, ancienne élève qui devint plus tard directrice de l'école Saint-Pierre, actuellement retirée à Seurre, connut toutes les étapes de transformations du théâtre. En tant qu'élève, elle assista à la division de la salle de spectacles en salles de classes. Lorsque l'extension de l'école devint impérative, c'est elle, alors directrice, qui fit surélever le bâtiment d'un étage, en 1957, sous la compétence de M. Lentz, architecte à Dijon.

Nous ajouterons que, lors d'une visite, une enseignante nous fit remarquer qu'elle s'était toujours étonnée de voir la cour de l'école s'étaler singulièrement en une sorte de cône inversé. Après plus d'un siècle, le tassement du terrain reste encore imparfait et Mme Monpays continue toujours à combler l'emplacement du cirque...

Les choses voient, disait Edouard Estaunié². Nous ajouterons, que les lieux effacés vivent encore. Hommes ou choses aux destinées si brèves que la légende finirait par s'emparer d'eux si, de temps à autre, nous ne retournions pas sols et manuscrits. "*Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use. Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent*"³.

Pierre MOURIN,
Dijon

ANNEXE

L'équipement de l'établissement nous est connu en détail grâce à la vente aux enchères de 1874. Il ne paraît pas sans intérêt de reproduire intégralement cet inventaire qui fait connaître l'aménagement intérieur des locaux :

¹. Hypothèques, *ibid.*, vol. 1320, n° 441-442 (1891).

². Paris, 1913.

³. HEREDIA (José-Maria de), "Médaille antique", *Les Trophées*, Paris, 1977.

Rotonde

Parterre : 33 bancs avec dossier et séparation, 19 bancs sans dossier avec séparation, 12 bancs sans dossier ni séparation, 7 chaises à ressorts, 1 divan aux places réservées, 32 bancs ordinaires, petits bancs de soie, 4 lustres de 7 girandoles pour l'éclairage au gaz.

Au premier étage : 35 bancs fixes, le Cabinet du directeur, M. Braux avec rayonnages ;

Au deuxième étage : 3 estrades de 3 bancs chacune ;

Au contrôle : 1 comptoir avec casier et tiroir, 4 guérites pour délivrer les billets.

Théâtre

Orchestre : 1 estrade de chef d'orchestre, 16 pupitres, 13 chaises, 2 lustres à 3 bras ;

Une grande scène : 2 herses et rampes pour l'éclairage au gaz, 2 becs de gaz portatifs pour les répétitions dits "servantes", 1 capuchon de souffleur ;

Niveau scène : 4 loges d'artistes, avec 1 bec de gaz de part et d'autre de la scène, rayon-porte-manteaux, la loge du régisseur, la loge du machiniste ;

Premier étage (sous comble) : 13 loges d'artistes avec 1 bec de gaz et 1 rayon (soit 17 loges au total). Le mécanisme servant au fonctionnement de la scène se trouvait dans le sous-sol et sur la scène.

Décors : toiles de fond, pantalons, panneaux (salon Louis XV), plafonds, portes doubles-porte de côté, salon bourgeois (avec portes), 1 décor rustique, 1 décor de jardin, 1 décor de *Faust*, 2 pavillons, 1 fond de hameau, plusieurs plans inclinés, 2 pilastres de jardin avec petite grille en bois, 1 cheminée rusto-gothique, 1 poêle avec ses décors, 1 buffet rustique, 1 cheminée en marbre blanc à console, 4 arbrisseaux peints sur papier, plusieurs haies en calicot, 1 glace de cheminée, 1 tronc d'arbre, 1 pupitre d'école, 1 banc de gazon, tables, fourneaux, 1 piano, 1 buffet avec ses accessoires, 1 voiture de *Faust* avec ses brancards, 1 caisse de surélévation pour le piano ;

Salle : 4 guérites, 1 barrière de contrôle, 1 comptoir avec tiroir, 1 composteur à bascule avec 12 vignettes pour cartes d'échange, 2290 cartons pour billets d'entrée, 1100 cartes d'échanges, rideaux en treillis, 33

banquettes à consoles tapissées grises, 33 banquettes à consoles et à dossier tapissées et recouvertes en étoffe rouge et jaune, 20 banquettes droites à stalles, 70 banquettes grises droites, 40 chaises riches à dossier en bois de hêtre, 1 divan élastique, 88 pliants, 65 petites bancs pour les ouvreuses, 10 pupitres, 1 lustre à 5 lumières, 5 globes et 5 cloches en porcelaine-opaque, 4 lustres hollandais à 25 lumières à bobèche, 2 lustres à 5 branches, 6 lustres à 3 branches.

Bibliothèque : 44 ouvrages - *Le Diable rose* (3), *Sabine et Nanette*, *La Noce de Bouchemeau*, *Eva*, *Bertrand et Raton*, *Cadet Roussel* (2), *Le Pendu* (2), *Les Jeux innocents* (3), *Les Sept billets*, *Un Monsieur et une Dame*, *Le Fils de famille* (4), *La Vendetta* (2), *La Périchole*, *Embrassons-nous* (2), *M. et Mme Denis* (2), *Le Canard à 3 becs* (3), *La Poudre aux yeux*, *Tricoche et Cacolet*, *Un Clou dans la serrure*, *Les Contributions indirectes*, *Le Passé de Nichette*, *Les deux sourds*, *Les Forfaits*, *On demande un domestique*, *Les 37 Sous de Montandon*, *La Grammaire*, *Le Bourreau de Crano* (?), *Mlle Bertrand et Mlle Raton*, *La Marquise de Prétentaille*...

Casino

Le Casino comprenait des salles de buffet, un restaurant, des cabinets, un logement servant à l'habitation, un laboratoire, une vaste véranda (qui fut peut-être le studio du photographe), et une petite construction adossée servant de bureau. Cette dernière n'existe plus. Nous ne sommes pas encore parvenu à situer la cuisine, adjonction probablement détruite. On pouvait y trouver : 1 horloge cartel en chêne, 1 billard en palissandre et ses accessoires, 1 meuble de pompe à bière en palissandre avec tablette en marbre blanc, 1 bassin rafraîchissoir à 3 robinets, 3 robinets en cuivre pour le fût à liqueur avec leur clef en cuivre, 1 sorbetière en étain, 1 pompe à bière avec ses accessoires, 1 corbeille jardinière à colonne, 2 bains-marie avec chaudière en cuivre rouge, 23 tables fixées par 2 crampons au soubassement (sans doute les tablettes toujours existantes dans deux salles), 4 baguettes à journaux, 1 timbre électrique, 6 tapis de jeux de cartes couverts en drap vert, 74 chaises en bois peint dites "fumeuses", 333 verres divers - en demi-glace, en glace entière, à facettes coulées au pied, à facettes taillées, mazagrans, carafes, 276 sous-bocks en porcelaine blanche, 30 petits verres à coulis, 71 tasses et soucoupes à café et à thé, 31 assiettes plates, 18 assiettes à soupe, 28 assiettes à dessert, 69 plateaux divers, 12 couverts en ruolz, 18 cuillers à café en ruolz, 41 blocs allumettes coniques, 63 carafes, 17 couteaux de table, 44 tables, 150 chaises paillées, une grande diversité d'ustensiles, d'objets très variés.

Cave : 146 bouteilles soit : 14 bouteilles de vin Lambret, 25 de vin de Chambolle, 22 demi-bouteilles de Chambolle, 20 bouteilles de Mercurey, 19 de Madère, 2 de Malaga, 9 de Muscat, 4 de Grenache, 6 de Champagne, 9 de Vermouth, 1 litre d'eau de vie, 10 litres d'anisette, 4 litres d'eau de noyaux, 1 litre de kirsch, 3 siphons d'eau de Seltz.

Jardin : 4 bacs, 37 tables de terrasse, 51 tables en fer, 61 chaises de jardin dont certaines paillées, 20 bancs de jardin avec pieds en fonte, 2 mâts en sapin portant des écussons ¹.

¹. Minutes Japiot (ADCO), 4E5415, n° 809 (1877).